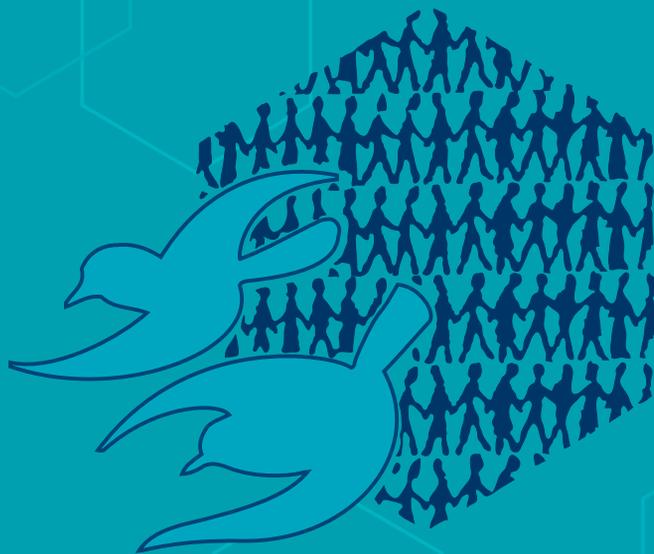


RÉGIMES DÉMOGRAPHIQUES ET TERRITOIRE : les frontières en question

*Colloque international de La Rochelle
22 - 26 septembre 1998*



ASSOCIATION INTERNATIONALE DES DÉMOGRAPHES DE LANGUE FRANÇAISE

AIDELF

Régimes démographiques et frontières identitaires : le cas des minorités nationales chinoises

Isabelle ATTANÉ et Youssef COURBAGE

INED, Paris, France

Avec la fin du règne des Mandchous - minorité ethnique qui aura gouverné l'Empire chinois pendant trois siècles - et l'avènement de la république (1911), la question nationale et celle des minorités, qui lui est consubstantielle, prit une dimension qu'il était impossible d'imaginer dans la Chine du XIX^{ème} siècle. A l'instar d'autres pays d'Asie, d'Afrique et de l'Europe balkanique, mais avec un certain retard par rapport à d'autres régions du monde, le pays fut, en ce début de siècle, rattrapé par la question des nationalités.

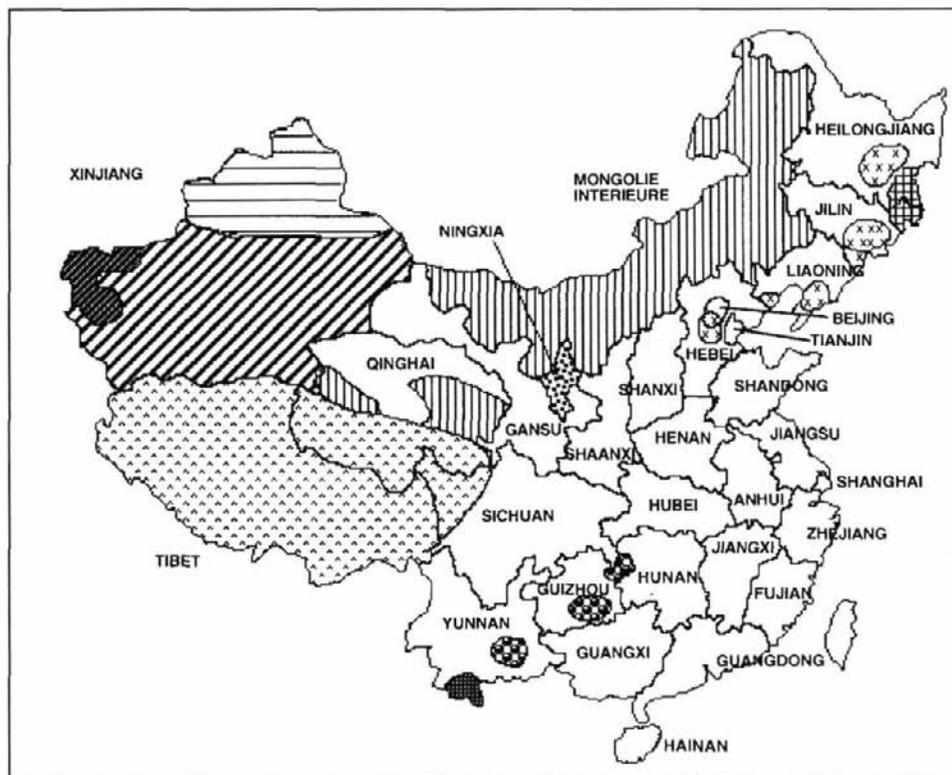
La question du nombre devint assez vite un enjeu du débat. Exagérer la population majoritaire au détriment des minorités est un ressort naturel chez les gouvernants dès qu'ils appréhendent la fragilité de l'édifice démographique. Sun Yatsen, le fondateur de la République, ne fit pas exception à cette règle. Cet intellectuel, diplômé aux Etats Unis, affirmait la suprématie des Han¹ en proclamant que, sur une population chinoise totale de 400 millions d'habitants, les minorités ne représentaient guère plus de 10 millions - à peine 2,5% -, dont beaucoup étaient en outre implicitement appelées à se fondre dans le creuset chinois en se sinisant. Les annuaires statistiques de l'époque démentaient pourtant les assertions du Président, en avançant le chiffre, beaucoup plus crédible, quoique sous-estimé, de 26 millions. Une fois de plus, et dans le contexte de la nation démographiquement la plus puissante de la planète, la démographie est instrumentalisée par le discours politique : surestimer la population majoritaire et sous-estimer celle des minorités est une attitude récurrente chez les dirigeants en quête d'Etat-Nation. A l'inverse, le besoin d'exprimer leur force démographique est un préalable indispensable aux desseins centrifuges des minorités (autonomie, sécession...).

Le régime communiste, installé en 1949, rompit, au moins sur le plan du discours, avec les vues étroitement homogénéisatrices des nationalistes en insistant, au contraire, sur le caractère multinational de la Chine. Mais le souci de renforcer l'unité nationale n'en est pas moins demeuré. Pour des raisons à la fois économiques et stratégiques - volonté de renforcer les frontières, où sont concentrées les minorités ethniques - la politique « d'imprégnation » - politique de sinisation par des transferts de population - n'a pris son véritable essor que sous le régime communiste. L'effectif des Han en Mongolie Intérieure a doublé entre 1953 et 1964, passant de 5,1 à 10,7 millions. Au Xinjiang, il a été multiplié par sept (de 330 mille à 2,3 millions, soit une croissance annuelle moyenne de près de 200‰), et par deux entre 1964 et 1982. Les statistiques officielles ne font en revanche apparaître qu'une rare présence de Han au Tibet. Le recensement de 1990 fait état de 81 000 Han présents dans cette Région Autonome, moins de 4% de sa population. Mais ces statistiques excluent les quelques centaines de milliers de militaires présents, dont la prise en compte porterait à environ 15% la proportion de Han au Tibet.

Mieux que des discours, ces colossaux déplacements de population han dans les zones-tampons traduisent au mieux, les craintes stratégiques et, au pire, les vues hégémoniques du pouvoir central. Mais la migration seule ne suffit pas. Malgré les énormes réserves de population han, une croissance naturelle très différenciée peut rapidement en résorber les effets. L'unification nationale, qui est également l'objectif du pouvoir actuel - même s'il ne l'exprime

¹ Les Han, du nom de l'une des premières dynasties chinoises (206 av. NE - 221), constituent le groupe ethnique majoritaire.

LOCALISATION DES MINORITÉS NATIONALES EN CHINE



pas aussi haut que le précédent - présuppose une certaine homogénéisation des comportements démographiques. On a beaucoup parlé de la politique de population chinoise. Mais quels en furent les effets sur les divers segments de cette population ? Peut-on parler aujourd'hui d'un régime démographique chinois ?

Les 55 minorités nationales, ou « nationalités » (*minzu*), aujourd'hui officiellement reconnues en Chine comptent une population totale de près de 100 millions d'individus. Ces minorités sont identifiées sur la base de critères ethniques, culturels et, situation paradoxale dans un pays dirigé par un parti officiellement athée, religieux. Elles sont définies comme les groupes de population partageant « une langue, un territoire, une vie économique, une culture » et comme ayant « conscience d'appartenir à un même groupe » (Gladney, 1996). Toutes constituent des sous-populations clairement distinguées, sur le plan administratif et politique, des Han qui représentent plus de 90% de la population totale.

De cette diversité, émergent des entités qui s'affirment par leur importance numérique, leur assise géographique ou leur forte identité ethnique. Loin de vouloir balayer l'ensemble du champ minoritaire, cette recherche ne porte que sur les principaux groupes dont l'implantation géographique est transfrontalière : les principales ethnies turcophones musulmanes (Ouzïgours, 7,2 millions ; Kazakhs, 1,1 million ; Kirghizes, 0,14 million), que l'on trouve aussi au Kazakhstan, au Kirghizistan, au Tadjikistan, en Ouzbékistan... ; les Mongols (4,8 millions en 1990) ; les Coréens (1,9 million) émigrés de Corée au XIX^{ème} siècle ; les Tibétains (4,6 millions), réfugiés par milliers en Inde à la fin des années 50, et enfin les Dai (1,1 million), apparentés aux Thaï de Thaïlande, et les Miao (7,4 millions), cousins des Hmong (Vietnam, Laos, Thaïlande). Outre ces groupes, qui ont conservé une certaine identité culturelle (langue, religion, coutumes...), sont analysées deux autres ethnies, seulement présentes en Chine, qui constituent des cas de sinisation extrême : les Hui (8,6 millions) et les Mandchous (9,8 millions).

1. Convergences et divergences : des « crus » et des « cuits »

Dans le dénombrement des minorités, outre les critères ethnolinguistiques et religieux, entre aussi en compte le sentiment d'appartenance ethnique, plus ou moins fort selon les groupes, et dont la volonté d'expression peut varier fortement en fonction du climat politique. Ces variations dans les déclarations de l'ethnie rendent évidemment délicate l'interprétation de l'évolution numérique et des variations entre groupes.

TABLEAU 1. EFFECTIFS DE POPULATION AUX RECENSEMENTS, SELON L'ETHNIE - CHINE.

	Effectifs aux recensements (en milliers)				Tx d'accroiss. annuels moyens		
	1953	1964	1982	1990	1953-64	1964-82	1982-90
Han	542824	651296	936674	1039187	+ 16,7	+ 20,4	+ 13,1
Mandc.	2399	2695	4304	9846	+ 10,6	+ 26,3	+ 109,0
Coréens	1111	1339	1765	1923	+ 17,1	+ 15,5	+ 10,8
Hui	3530	4473	7228	8612	+ 21,8	+ 27,0	+ 22,1
Miao	2490	2782	5021	7383	- 10,1	+ 33,4	+ 49,4
Mongols	1451	1965	3411	4802	+ 28,0	+ 31,1	+ 43,7
Dai	479	535	839	1025	+ 10,2	+ 25,3	+ 25,3
Tibétains	2753	2501	3847	4593	- 8,7	+ 24,2	+ 22,4
Ouzïgours	3610	3996	5963	7207	+ 9,3	+ 22,5	+ 24,0
Kazakh	509	491	907	1110	- 3,3	+ 34,7	+ 25,6
Kirghiz	71	70	113	144	- 1,0	+ 27,0	+ 29,9
Chine	577856	691220	1003914	1130511	+ 16,4	+ 20,9	+ 14,9

1.1 Reviviscence du sentiment d'appartenance ethnique

Durant la période intercensitaire 1953-64, la croissance démographique de l'ensemble des minorités ethniques a été inférieure à celle des Han (respectivement 12‰ et 16,7‰). Cette période, caractérisée par de forts troubles (oppression politique des minorités, résistance de certaines à la collectivisation agricole, *famine consécutive au Grand Bond en Avant...*) a connu des cas de déclin, au moins statistique, notamment chez les Miao (-10‰), particulièrement touchés par la famine de 1960-61, les Tibétains (-9‰), victimes par milliers de la guerre contre les Chinois puis émigrés par centaines vers l'Inde en 1959 au moment de l'exil du Dalaï Lama, les Kazakhs (-3‰), et enfin les Kirghizes (-1‰) dont plusieurs dizaines de milliers, émigrés d'URSS vers la Chine au cours de la première guerre mondiale, y seraient retournés au début des années 1960 (Olson, 1998). La plus faible croissance démographique des minorités au cours de cette période relève aussi parfois d'un opportunisme politique, la déclaration d'appartenance à l'ethnie majoritaire permettant d'échapper aux diverses formes de répression ou de discrimination (tableau 1).

Depuis 1964, en revanche, le taux d'accroissement annuel moyen dépasse celui des Han (+20,4‰ entre les recensements de 1964 et 1982, contre 29,4‰ pour l'ensemble des minorités, et respectivement 13,2‰ et 37,9‰ entre ceux de 1982 et de 1990). Cette croissance différentielle résulte d'une part de l'amorce plus tardive de la transition démographique chez les minorités, exemptées de la politique nationale de limitation des naissances jusqu'à la fin des années 80, mais aussi du fait que les déclarations d'appartenance ethnique ont augmenté. Cela est par exemple flagrant pour les Mongols, qui ont connu une croissance annuelle moyenne de près de 43‰ entre 1982 et 1990, pour les Miao (49‰), et surtout pour les Mandchous (109‰), croissance qui sous-entendrait, en l'absence de biais dans les déclarations d'appartenance, des niveaux de fécondité exceptionnellement élevés (irréalistes dans le cas des Mandchous), ce qui n'est pas le cas. On enregistre donc une poussée dans les déclarations d'appartenance, reflet d'une affirmation identitaire accrue, et moyen aussi peut être d'échapper aux rigueurs de la politique de limitation des naissances².

1.2 Des régimes démographiques contrastés

Les données sur la structure par âge et par sexe de la population tirées du recensement de 1990 illustrent ces différentiels de croissance. Trois grands groupes se distinguent. Les Coréens, les Mandchous et les Hui constituent les cas de transition la plus avancée, avec des caractéristiques démographiques comparables à celles des Han : espérances de vie à la naissance les plus élevées (Coréens, 68 ans, Hui, 71 ans, Mandchous, 72 ans), taux de mortalité infantile parmi les plus bas du pays (Coréens, 20‰ ; Mandchous, 15‰, Hui, 32‰) (tableau 2). Encore jeunes, avec respectivement 25%, 31% et 32% d'enfants de moins de 15 ans en 1990, ces populations le sont cependant moins que celles des autres minorités. Le recul de la fécondité et de la mortalité y a donc été plus précoce.

Miao, Dai et Mongols connaissent une amorce de transition. Leur population est jeune, avec respectivement 34%, 35% et 36% d'enfants de moins de 15 ans en 1990, et des proportions de 65 ans et plus comprises entre 3 et 4,5%. Les Mongols bénéficient du régime de mortalité le plus favorable, avec une espérance de vie à la naissance de deux ans plus élevée (66,4 ans) que les Miao (64,4 ans) et les Dai (64,8 ans), et des taux de mortalité infantile deux à trois fois inférieurs (respectivement 27‰, 57‰ et 73‰).

² En mars 1988, il a été annoncé que plusieurs millions d'allogènes, qui avaient préféré se faire enregistrer comme Han aux heures sombres, allaient retourner à leur ethnie d'origine, tandis que certains Han, qui s'étaient inscrits dans d'autres ethnies pour bénéficier d'un régime de limitation des naissances plus flexible, allaient en être expulsés (Aubin, 1990).

TABLEAU 2. INDICATEURS DE MORTALITÉ ET DE STRUCTURE PAR ÂGE, PAR ETHNIE - CHINE, 1990.

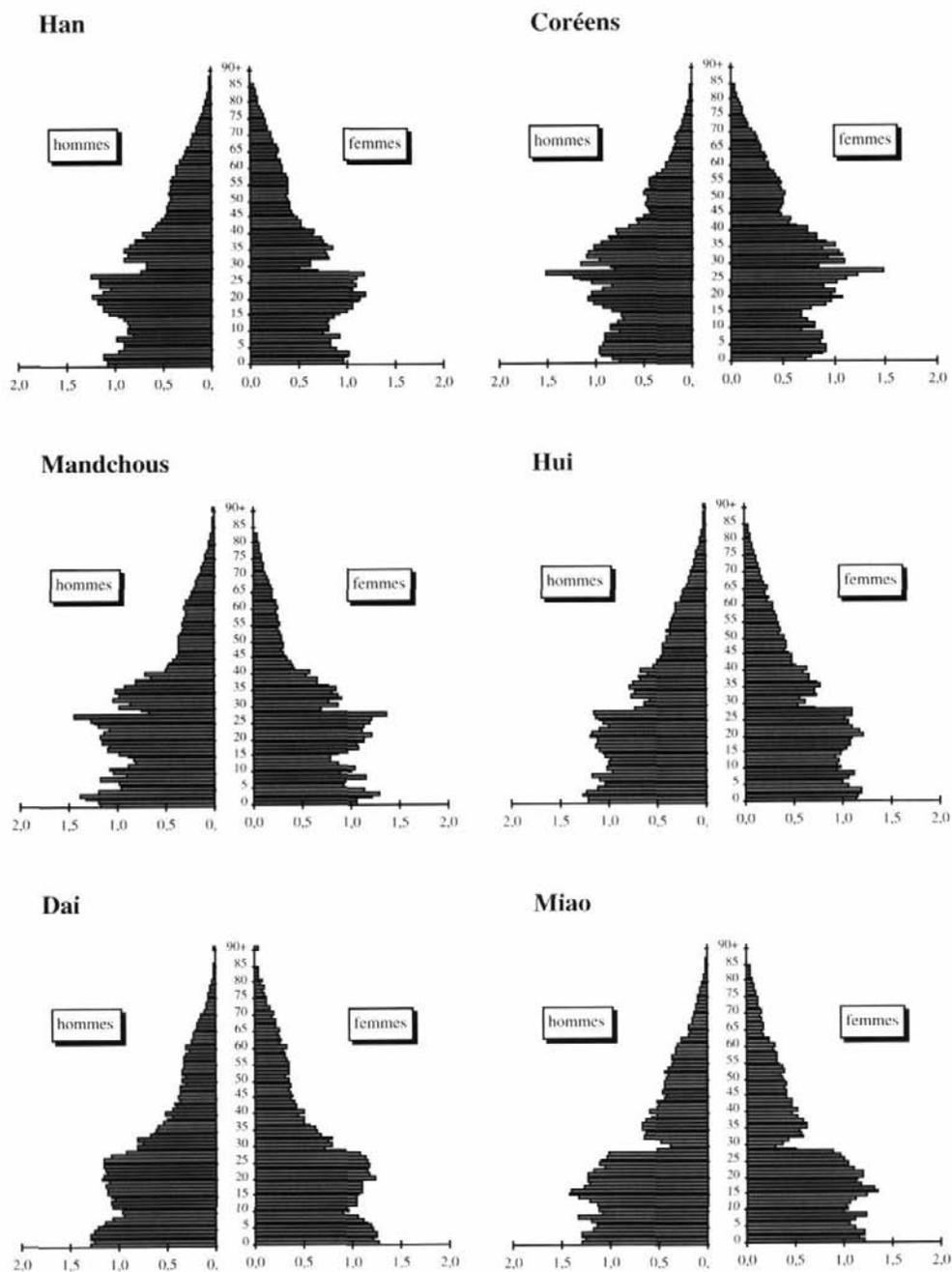
	E ₀ (en années)			Taux de mortalité infantile (‰)				Struct./âge (%)	
	H	F	Ensemble	garçons	filles	Ensemble	$_{1}q_0g/_{1}q_0f$	< 15 ans	³ 65 ans
Han	68,7	72,3	70,5	22,9	27,0	24,8	0,848	27,1	5,7
Mandch.	70,7	73,6	72,0	15,0	14,5	14,8	1,034	30,8	4,1
Coréens	64,1	71,0	67,6	19,4	19,3	19,4	1,005	24,7	4,6
Hui	69,0	72,4	70,6	33,0	30,5	31,8	1,082	32,0	4,5
Miao	63,6	65,2	64,4	55,7	58,7	57,2	0,949	34,8	4,1
Mongols	64,9	68,2	66,4	27,3	25,8	26,6	1,058	35,8	3,1
Dai	62,5	67,2	64,8	78,4	67,4	73,0	1,163	33,6	4,5
Tibétains	59,6	63,6	61,7	86,7	73,4	80,1	1,181	35,9	4,8
Ouïgours	63,2	63,7	63,4	82,6	68,7	75,8	1,202	39,4	4,8
Kazakh	61,0	64,4	62,6	52,2	44,3	48,4	1,178	43,1	2,6
Kirghiz	61,4	60,6	61,0	103,3	95,8	99,5	1,078	44,0	4,2
Chine	68,4	71,9	70,1	25,5	29,4	27,3	0,867	27,7	5,6

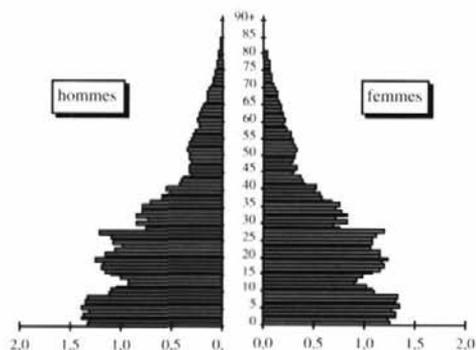
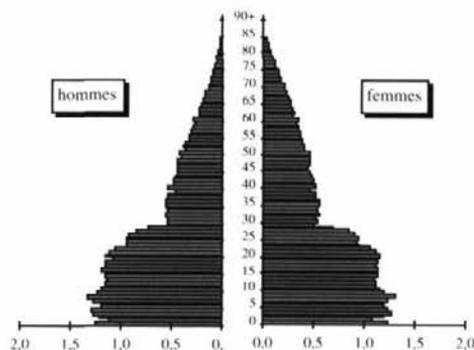
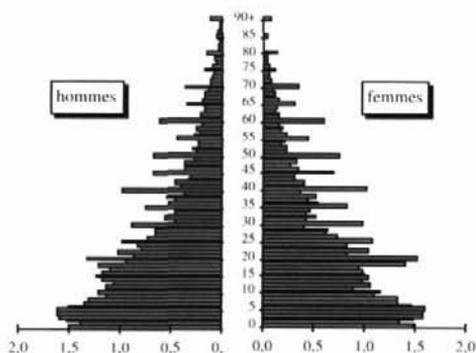
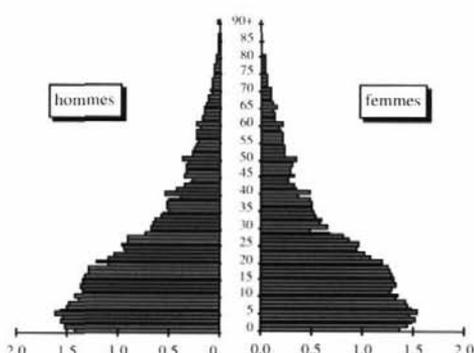
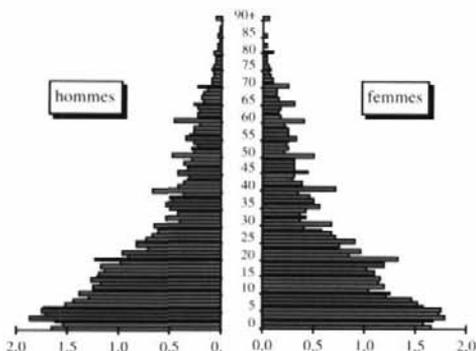
Les populations kazakhe, kirghize, ouïgoure et tibétaine ont des structures de type prétransitionnel. Ce sont des populations encore extrêmement jeunes : les Tibétains comptaient 36% d'enfants de moins de 15 ans en 1990, et les Ouïgours, les Kazakhs et les Kirghizes, respectivement 40%, 43% et 44%, contre 27% chez les Han. Elles ont aussi la mortalité la plus élevée, avec des espérances de vie à la naissance inférieures à 64 ans, contre plus de 70 ans chez les Hans, et des taux de mortalité infantile deux à trois fois plus élevés que ces derniers (Ouïgours, 76‰, Kazakhs, 49‰, Kirghizes, 99‰, Tibétains, 80‰, contre 25‰ chez les Han).

La plupart des pyramides portent les marques laissées par la famine de 1960-61, consécutive au Grand Bond en Avant³, avec un important déficit de naissances dans la tranche d'âges de 28-30 ans. Han, Hui et Miao ont cependant été les plus touchés. Dai et minorités turcophones musulmanes du Xinjiang ont en revanche été relativement épargnés, du fait de leur situation géographique (éloignement qui a sans doute suscité un moindre engagement dans le mouvement du Grand Bond en Avant, plus grande autonomie alimentaire et solidarité transfrontalière ayant permis de limiter la famine) (Figure 1).

³ Cette crise aurait entraîné, à l'échelon national, un déficit démographique global de plus de 50 millions de personnes.

FIGURE 1 : STRUCTURE PAR ÂGE ET PAR SEXE SELON L'ETHNIE (EN %) - CHINE, RECENSEMENT DE 1990.



Mongols**Tibétains****Ouïgours****Kazakhs****Kirghizes**

Le degré de « sinisation démographique », mesuré sur la base des divergences et convergences dans les comportements, est positivement lié au degré de sinisation culturelle et sociale. Des peuples tels que les Mandchous, les Coréens et les Hui, dont les comportements démographiques sont proches de ceux des Han, leur sont aussi très proches culturellement. Les

Coréens, localisés dans leur immense majorité (97%) en ex-Mandchourie (Liaoning, Jilin, Heilongjiang, dans l'extrême nord-est de la Chine), s'y sont établis au XIX^e siècle. Bouddhistes et profondément confucianistes, ils diffèrent moins des Han, sur les plans culturel et physique, que la plupart des autres minorités. Ils ont néanmoins conservé un certain sentiment identitaire, notamment grâce à la pratique de la langue coréenne. Les Mandchous, eux aussi essentiellement localisés en ex-Mandchourie (75%), sont sans doute les plus sinisés d'entre toutes les minorités. Dès le XIX^e siècle, alors qu'ils détenaient encore le pouvoir mais que s'amorçait le déclin de leur dynastie⁴, ils ont adopté la langue, la culture et le mode de vie des Han. Ils ne parlent aujourd'hui plus que le chinois (Wang, 1994). La Chine est familière de ces renversements abrupts, où le conquérant en provenance des confins de l'Empire est, en l'espace de quelques décennies, assimilé par sa conquête. Au XIII^e siècle, c'était déjà ce qui frappa le voyageur vénitien Marco Polo en visite à Pékin à la cour du Grand Khan des Mongols qui, quelques années avant, avaient pourtant mis le pays et sa capitale à feu et à sang⁵.

Les Hui, communauté musulmane la plus ancienne et la plus nombreuse de Chine (9,7 millions), sont répartis sur le territoire de façon homogène, avec néanmoins une plus grande concentration dans la Région Autonome Hui du Ningxia (17%) et dans la province limitrophe du Gansu (12%). Descendants de marchands arabes et perses installés par milliers en Chine à partir du VII^e siècle, et des musulmans d'Asie centrale et occidentale amenés par l'armée mongole au XIII^e siècle, les Hui, par des intermariages avec des femmes han (les enfants prenant traditionnellement la nationalité du père) ont pu assurer leur reproduction. Mais cette exogamie a en même temps favorisé la sinisation rapide (culturelle, physique, linguistique) des Hui. Aujourd'hui, rien ne les différencie plus des Han (mœurs, traditions, langues, aspect physique...), hormis leur religion et les contraintes qu'elle impose (interdit alimentaire, particulièrement sévère dans le rejet de la viande de porc, la plus appréciée par les Han⁶...).

A contrario, Tibétains, Ouïgours, Kazakhs et Kirghizes sont des groupes ayant conservé une forte identité culturelle, grâce notamment au maintien de leur langue et de leur système interne d'éducation et de presse, d'autant que la volonté politique d'unification nationale, qui s'est notamment manifestée par la généralisation de l'emploi et l'enseignement obligatoire de la langue chinoise (*hanyu*, littéralement « langue des Han ») a été entravée, au sein de ses populations, par le maintien de fortes proportions d'individus n'ayant pas, ou peu, fréquenté les établissements scolaires, et n'ayant donc jamais été amenés à apprendre la « langue commune » (*putong hua*).

Ouïgours, Kazakhs et Kirghizes, concentrés pour leur immense majorité dans la Région Autonome Ouïgoure du Xinjiang (Turkestan chinois), forment la communauté islamique la plus visible en Chine (islam sunnite de rite hanéfite). Ils parlent des langues turques et considèrent le chinois comme une langue étrangère. Ces minorités possèdent de riches traditions culturelles, communes à celles des musulmans de l'Asie centrale ex-soviétique. Ils n'ont donc rien de commun avec les traditions culturelles han. Leur seul rapprochement s'est fait sous la contrainte, après la conquête et l'annexion - toujours contestée - du Xinjiang par les Qing au XVIII^e siècle. C'est auprès d'eux que l'on sera susceptible de trouver les comportements démographiques les plus déviants par rapport aux normes nationales.

⁴ Les Mandchous ont régné en Chine de 1644 à 1911 (dynastie Qing).

⁵ Marco Polo, *Le dévatement du monde - Le livre des Merveilles*, (Introduction de Stéphane Yerasimos), La Découverte, Paris, 1989, pp 10-11.

⁶ La viande de porc, principal apport en protéines des Chinois qui la consomment depuis des siècles, avait été qualifiée par Mao de « trésor national ». Les Hui vont quant à eux jusqu'à refuser d'élever les porcs, qu'ils considèrent comme des animaux sales et vecteurs de maladies. Dans l'horoscope chinois, les Hui nés sous le signe zodiacal du cochon disent souvent être nés sous le signe de l'année « noire » (Gladney, 1996).

Les Tibétains chinois, dont moins de la moitié vit dans la Région Autonome du Tibet (les autres étant essentiellement localisés dans le reste du Tibet traditionnel, à savoir les provinces limitrophes du Qinghai et du Sichuan) sont un peuple de fermiers, d'éleveurs nomades et de moines. Ils font montre d'une très forte homogénéité culturelle, sur une base surtout religieuse (bouddhisme tibétain), mais aussi linguistique : moins d'un Tibétain sur trois maîtrise la langue chinoise écrite. Leurs traditions culturelles les apparentent davantage à leurs voisins népalais qu'aux Han.

Miao, Dai et Mongols sont dans une situation de sinisation que l'on peut qualifier d'intermédiaire, qui est liée en partie à une plus grande intégration géographique au sein du peuplement han. Les premiers, apparentés aux Hmong du Laos, du Vietnam, et de Thaïlande (qui sont en fait des Miao de Chine ayant, dès le XIII^{ème} siècle, poursuivi leur migration vers le sud) constituent un groupe culturellement et linguistiquement hétérogène. Tandis que certains font preuve d'un sentiment d'appartenance ethnique développé, d'autres, comme les Miao - appelés par les Chinois les Miao « cuits » - sont très sinisés (Olson, 1998). La religion des Miao est empreinte de bouddhisme, de taoïsme et d'animisme.

Les Dai, ethniquement assimilés aux Thaï de Thaïlande, ont gardé une identité culturelle assez forte, notamment par leur organisation sociale et par la pratique de dialectes d'origine siamoise. A l'instar des Miao, moins d'un Dai sur deux dispose d'une connaissance élémentaire de la langue chinoise écrite.

Les Mongols, chez lesquels la maîtrise de la langue chinoise écrite est beaucoup plus répandue que chez les Miao ou les Dai, comptent néanmoins parmi les rares minorités chinoises à avoir conservé en parallèle l'usage de leur langue originelle. Malgré leur sédentarisation progressive, ils ont gardé de riches traditions culturelles. Le bouddhisme, pratiqué par la majorité des Dai et des Mongols, constitue un point de convergence avec les Han.

Le concept de « crus » (*sheng*, « crus », bruts, indépendants, qui ont gardé leur culture originelle) et « cuits » (*shou*, « cuits » par la civilisation, soumis, partiellement acculturés), autrefois utilisé pour mesurer le stade de sinisation des populations vivant sur chaque territoire nouvellement conquis, vaut donc encore aujourd'hui, tant sur le plan culturel que démographique.

2. La fécondité, un facteur d'affirmation identitaire ?

Au cours des années 1970, alors que les efforts en faveur de la planification des naissances s'intensifiaient dans le pays, les minorités ethniques furent, en partie pour des raisons de stabilité politique, tenues à l'écart de cette initiative. L'attitude adoptée par les dirigeants chinois consiste, en règle générale, à éviter d'aggraver le contentieux politique et stratégique en le situant également au plan démographique, en particulier pour les Tibétains et les turcophones musulmans du Xinjiang, au risque cependant de voir, à terme, les effets de la croissance démographique différentielle compromettre leur suprématie dans ces régions.

Lorsque la politique de l'enfant unique a été mise en oeuvre en 1979, elle ne s'est donc appliquée qu'aux Han. Progressivement, et surtout à partir de la fin de la décennie 1980, la limitation des naissances fut encouragée dans les régions à forte concentration de minorités ethniques. Une distinction fut néanmoins établie entre les petits groupes, auxquels il convient de garantir une croissance démographique suffisante, et les grands groupes, souvent plus sinisés, susceptibles de traitements comparables à ceux des Han (tableau 3).

Cette distinction donne lieu à des réglementations complexes. Quelles que soient les provinces, la gradation généralement opérée est la suivante : Han urbains (mesures les plus strictes)/Han ruraux/membres urbains des minorités/membres ruraux des minorités (bénéficiant

des mesures les plus souples). Dans la pratique, seule la population urbaine han⁷ est encore systématiquement soumise à la règle de l'enfant unique, et seul le Tibétain rural échappe encore aux rigueurs de la politique de limitation des naissances.

TABLEAU 3 : INDICATIONS SUR LE NOMBRE MOYEN D'ENFANTS AUTORISÉS, SELON L'ETHNIE, DANS QUELQUES PROVINCES - CHINE, DÉBUT DES ANNÉES 1990.

province	Man.	Coréen	Hui	Miao	Mong.	Dai	Tibét.	Ouïg.	Kaz.	Kirg.
Heilong- (urb)	1									
jiang (rur)	2									
Liaoning (urb)	2				1					
(rur)	2				2					
Jilin (urb)	2	2								
(rur)	2	2								
Mong. (urb)					2					
Int. (rur)					3					
Ningxia (urb)			2							
(rur)			3							
Tibet (urb)							2 à 3			
(rur)							illimité			
Qinghai (urb)			1 à 2				2			
(rur)			2 à 3				3			
Xinjiang (urb)								2 à 3	2 à 3	2 à 3
(rur)								3 à 4	3 à 4	3 à 4
Guizhou (urb)				2						
(rur)				3						
Hunan (urb)				2						
(rur)				2						
Yunnan (urb)				2		2				
(rur)				3		3				

La période étudiée ici précède presque totalement la mise en oeuvre de la politique de contrôle des naissances au sein des minorités. L'analyse de l'évolution des comportements de ces dernières a néanmoins été articulée autour des phases successives de la politique nationale, notamment pour souligner l'influence qu'elles ont pu avoir sur le contexte environnemental : les pyramides des âges montrent en effet clairement que Coréens, Mandchous, Hui, Dai, Miao et Mongols, ont été, dès la fin 1970, affectés par la baisse de la fécondité, alors qu'ils étaient pourtant encore officiellement exclus de la politique de contrôle des naissances.

2.1 Le déphasage dans la transition de la fécondité

En l'absence de données spécifiquement établies pour étudier le phénomène, il a été nécessaire de procéder à des reconstitutions indirectes afin de retracer l'évolution de la

⁷ Les Zhuang constituent la minorité chinoise la plus nombreuse (15 millions de personnes en 1990). Du fait de leur importance numérique, mais aussi parce qu'ils sont très sinisés et largement assimilés aux Han, ils sont aujourd'hui la seule minorité soumise aux mêmes réglementations de limitation des naissances que ces derniers. C'est la raison pour laquelle ils ne sont pas étudiés ici.

fécondité par ethnie au cours des dernières décennies. Deux objectifs ont prévalu : reconstituer des données de fécondité année par année et mesurer les écarts relatifs entre ethnies dans la vitesse et l'ampleur de la baisse. L'application de cette méthode de reconstitution a été grandement facilitée par le fait que les autorités chinoises publient les données de structure par année d'âge (et non par groupes quinquennaux, ce qui est le cas le plus fréquent). Elle a consisté à projeter dans le passé (rétroprojection) les effectifs par âge et sexe, afin de calculer, en tenant compte de la mortalité, les naissances annuelles au cours des vingt années qui ont précédé le recensement de 1990, ainsi que les effectifs des femmes d'âge fécond (15-49 ans). En rapportant les naissances à ces femmes, on calcule un indice global de fécondité générale. L'indice synthétique de fécondité est alors estimé comme le produit de l'indice global de fécondité générale, par 35 (durée de la vie reproductive potentielle).

La mortalité de chacune des ethnies a été reconstituée par simulation à partir des tables types des Nations Unies⁸, sur la base d'un rythme d'augmentation de l'espérance de vie à la naissance supposé égal à celui observé à l'échelon national, soit trois ans en moyenne par décennie (entre 1973 et 1981 et entre 1981 et 1990). Des simulations (non présentées ici) ont permis de montrer que la méthode de reconstitution utilisée est généralement peu sensible aux niveaux présupposés de la mortalité.

L'objectif de stricte limitation des naissances poursuivi par la Chine à partir du début des années 1970 a permis, à l'échelon national, et naturellement à celui des Han, l'ethnie prédominante, d'accélérer le processus de transition de la fécondité, déjà amorcé malgré la relative passivité de l'État. L'indice synthétique de fécondité est ainsi passé de plus de 5 enfants par femme dans les premières années de cette décennie, à moins de 3 vers 1980, et à 2,3 en 1990. Pour les différentes minorités ethniques, les tendances n'ont cependant pas obéi à la règle générale (tableau 4).

Pour l'année 1970, les niveaux initiaux reconstitués connaissent des écarts importants, du simple au double, s'échelonnant de 4,3 enfants chez les Coréennes à 8,3 chez les Kazakhes. Par la suite, on aurait naturellement pu escompter une baisse de la fécondité d'autant plus rapide que le niveau initial était plus élevé. C'est le contraire qui s'est produit, entraînant des divergences de plus en plus grandes dans les comportements.

Toutes les minorités ont vu leur fécondité diminuer au cours des années 1970. La baisse la plus rapide s'est opérée chez les Coréens, dont le niveau de fécondité est, au milieu de la décennie, descendu jusqu'à 40% en dessous de celui des Han. Les comportements des Hui, ces musulmans chinois, ont évolué en parallèle avec ceux des Han (avec une fécondité supérieure de 20% en moyenne, ce qui est faible en comparaison de certaines autres minorités). Restés en complète déconnexion avec les minorités musulmanes du Xinjiang, les Hui, groupe géographiquement diffus, mêlé aux populations han et plus urbain que les autres minorités, a semble-t-il spontanément adopté les normes de reproduction environnantes. Le facteur culturel a donc eu une prééminence certaine sur le facteur religieux : les Hui sont, par leur fécondité, beaucoup plus proches des Han que de leurs coreligionnaires turcophones. Le facteur religieux *stricto sensu* n'aura eu qu'un très faible impact sur leur fécondité.

Miao, Dai et Mongols, ethnies pourtant à grande majorité rurales (respectivement 92%, 93% et 76% en 1990), ont elles aussi connu, au cours des années 1970, une baisse rapide de leur fécondité, de l'ordre de deux enfants, alors qu'elles n'étaient pas encore concernées par la politique nationale de limitation des naissances.

⁸ United Nations, *Model Life Tables for Developing Countries*, New York, 1982 (Modèle « Far Eastern »).

TABLEAU 4 : INDICE SYNTHÉTIQUE DE FÉCONDITÉ, SELON L'ETHNIE, 1970-1989.

	Han	Man.	Corée.	Hui	Miao	Mong.	Dai	Tibét.	Ouïg.	Kazak.	Kirgh.
1970	5,15	6,53	4,29	5,49	6,39	7,68	5,90	5,13	5,65	8,32	6,21
1971	4,69	5,84	3,83	5,28	6,17	6,97	5,96	5,39	7,29	9,30	7,29
1972	4,56	5,65	3,42	5,12	6,32	6,75	5,70	5,29	5,59	8,96	6,59
1973	4,24	4,82	2,86	4,83	6,87	6,25	5,55	5,37	5,76	8,84	6,88
1974	3,82	4,19	2,38	4,55	6,96	5,62	5,18	5,18	5,80	8,67	6,80
1975	3,56	3,74	2,37	4,42	6,37	4,95	4,92	5,22	5,61	8,40	7,01
1976	3,32	3,57	2,28	4,10	5,75	4,44	4,84	5,03	5,06	8,18	6,57
1977	3,13	3,75	2,39	4,02	5,25	4,24	4,61	4,98	5,30	7,70	6,71
1978	3,08	4,25	2,55	3,78	4,90	4,49	4,01	4,78	4,26	7,21	5,79
1979	2,95	3,88	2,45	3,78	4,68	4,51	3,84	4,85	5,40	7,31	6,81
1980	2,68	3,27	2,06	3,48	4,44	4,38	3,57	4,86	4,89	6,80	6,26
1981	3,17	4,06	2,50	4,03	5,25	5,05	3,89	5,18	5,62	6,95	7,05
1982	2,83	3,23	2,47	3,65	4,56	4,85	3,99	4,72	5,49	6,73	7,10
1983	2,57	2,81	2,32	3,27	4,07	4,59	3,92	4,36	5,82	6,59	7,43
1984	2,61	2,93	2,37	3,22	3,99	4,58	3,97	4,23	6,06	6,51	7,49
1985	2,73	3,46	2,43	3,32	4,00	4,16	3,93	4,31	5,77	5,89	7,03
1986	3,03	3,86	2,43	3,57	4,22	4,17	3,89	4,20	5,46	5,75	7,15
1987	2,95	3,55	2,29	3,53	4,09	4,01	3,78	3,86	4,94	5,30	6,16
1988	2,78	3,05	1,98	3,29	3,74	3,66	3,53	3,41	4,33	5,00	5,58
1989	2,69	2,97	1,80	3,17	3,74	3,59	3,56	3,71	4,62	4,43	5,65

Han = indice 100

1970	100	127	83	106	124	149	114	100	110	161	121
1971	100	125	82	113	132	149	127	115	155	198	155
1972	100	124	75	112	138	148	125	116	123	196	144
1973	100	114	68	114	162	147	131	127	136	209	162
1974	100	110	62	119	182	147	135	135	152	227	178
1975	100	105	67	124	179	139	138	147	157	236	197
1976	100	108	69	124	173	134	146	151	153	247	198
1977	100	120	76	128	168	135	147	159	169	246	214
1978	100	138	83	122	159	146	130	155	138	234	188
1979	100	132	83	128	159	153	130	165	183	248	231
1980	100	122	77	130	166	164	133	181	183	254	233
1981	100	128	79	127	165	159	123	163	177	219	222
1982	100	114	88	129	161	172	141	167	194	238	251
1983	100	109	90	127	158	178	152	170	226	256	289
1984	100	112	91	123	153	175	152	162	232	249	287
1985	100	127	89	122	147	153	144	158	211	216	258
1986	100	127	80	118	139	138	128	139	180	190	236
1987	100	120	78	120	139	136	128	131	167	180	209
1988	100	110	71	118	135	132	127	123	156	180	201
1989	100	110	67	118	139	134	133	138	172	165	210

TABLEAU 5 : CHEMIN PARCOURU DANS LA TRANSITION DE LA FÉCONDITÉ (EN %), PAR PÉRIODE, SELON L'ETHNIE - CHINE, 1970-1989.

	1970-79	1979-83	1983-89	total
Han	-65,0	-8,5	+4,3	-69,1
Coréens	-78,8	+10,1	-19,8	-88,5
Mandchous	-54,2	-14,8	+2,5	-66,5
Hui	-41,0	-13,9	-3,3	-58,2
Mongols	-56,9	+7,1	-17,3	-67,2
Dai	-53,3	+1,3	-7,9	-40,2
Miao	-37,7	-14,2	-8,7	-60,6
Tibétains	-11,0	-11,0	-25,1	-53,0
Ouïgours	-31,6	+21,2	-27,4	-37,6
Kazakhs	-25,0	-7,4	-26,5	-41,1
Kirghizes	-8,1	+23,2	-33,3	-18,3

note : Le chemin parcouru par chaque minorité dans la transition de la fécondité est mesuré en proportion (%) du chemin total à parcourir, celui-ci partant du niveau initial de la fécondité reconstitué pour l'année 1970 pour arriver au seuil arbitraire de 1,8 enfant par femme. Dans leur transition féconde, les Kirghizes n'ont par exemple parcouru que 18% du chemin séparant leur niveau de 1970 (6,2 enfants par femme) du seuil de 1,8.

Le tableau 5 présente l'ampleur du chemin parcouru par chaque minorité entre le niveau initial de la fécondité (qui est celui reconstitué pour chacune d'elle pour l'année 1970), et le stade, considéré momentanément comme ultime⁹, de transition féconde (à savoir celui atteint par les Coréennes en 1989, 1,8 enfant par femme), au cours de trois périodes (1970-79, 1979-83 et 1983-89)¹⁰.

Chez les Coréens, les Mandchous, les Hui, les Mongols, les Dai et les Miao, l'essentiel du processus de transition s'est opéré au cours de la décennie 1970, alors que Tibétains, Ouïgours, Kazakhs et Kirghizes amorçaient une transition timide. Le retour en arrière qui s'est opéré chez certaines minorités au cours des premières années de la décennie 1980 a accentué les divergences. Peu significatif chez les Coréens (+10%), dont la fécondité était déjà basse en 1979 (2,5 enfants par femme), le déphasage des Ouïgours et des Kirghizes (+21% et +23% respectivement) par rapport aux Han (-8%), et *a fortiori* aux Hui, la principale minorité musulmane (-14%), a été important. Cette démographie, en déconnexion significative par rapport à celle de l'ensemble national, serait-elle le signe avant-coureur des velléités autonomistes ou indépendantistes qui s'exacerberont surtout dans la décennie suivante?

La deuxième moitié de la décennie 1980 a marqué le retour à une relative convergence des tendances, conséquence de facteurs essentiellement politiques. Cette période a d'abord coïncidé avec un assouplissement de la politique de limitation des naissances à l'égard des Han. Ceux-ci, contraints depuis 1979 à se limiter à un seul enfant, ont été, à partir de 1984, autorisés à en avoir un second dès lors qu'ils vivaient en milieu rural. De plus, les réformes adoptées en

⁹ Fixer le seuil ultime à 1,8 (niveau atteint par les Coréennes en 1989) est purement arbitraire. Rien n'empêcherait en effet la fécondité des femmes chinoises d'atteindre les seuils très bas observés dans certains pays d'Europe, un peu plus d'un enfant par femme.

¹⁰ Les niveaux de fécondité sur la base desquels le chemin parcouru au cours de ces trois périodes a été calculé, sont les points de la droite de régression linéaire correspondant aux années 1970, 1979, 1983 et 1989. Cela explique pourquoi les Coréennes, dont le niveau de fécondité effectivement atteint en 1989 (1,8 enfant) a été utilisé comme seuil de référence, n'ont, d'après nos calculs, parcouru que 88% du chemin total (le point d'ordonnée de la droite de régression pour l'année 1989 étant 2,05).

1978 (décollectivisation agraire, libéralisation économique) ont entraîné une libéralisation sociale¹¹ et une plus grande autonomie des individus, et ainsi favorisé le retour de la société chinoise vers ses traditions culturelles et familiales, notamment celles qui concernent la reproduction. Dans ce contexte, une résistance croissante à la politique de limitation des naissances, qui s'est traduite par une légère remontée de la fécondité, s'est manifestée (Attané, 1998). A partir de 1985, la convergence des mesures politiques, avec l'extension du contrôle des naissances aux minorités comptant plus d'un million de personnes, a également favorisé la convergence des comportements féconds. Mais, malgré cette lente homogénéisation, de fortes disparités persistent à la fin des années 1980, les groupes les plus féconds restant les turcophones musulmans du Xinjiang (plus de 4,4 enfants par femme en 1989)¹².

Ces disparités sont en partie liées aux caractéristiques socio-économiques des minorités. Etablies dans la partie du pays la plus industrielle et parmi les plus riches, les minorités coréenne et mandchoue, qui sont les plus urbaines et celles dont le niveau global d'éducation est le plus élevé, ont atteint le stade de transition le plus avancé d'entre toutes. Les sociétés miao, dai et tibétaine, très rurales, très agricoles, dont le niveau global d'éducation est bas, et qui sont localisées dans les provinces les plus pauvres de Chine (Yunnan, Guizhou, Tibet), restent en revanche en marge dans le processus de transition (tableau 6).

Mais si les différences socio-économiques et culturelles sont fondamentales pour rendre compte des différences de fécondité chez les groupes ethniques précédents, l'explication tourne court pour les Ouïgours, les Kazakhs et les Kirghizes, dont l'évolution démographique est atypique. Malgré des conditions socio-économiques *a priori* plus favorables que les Tibétains, les Dai ou les Miao, leur fécondité se maintient à un niveau plus élevé. Parmi les facteurs attendus de disparités, ressortent la politique démographique — ces minorités du Xinjiang étant soumises à des mesures de contrôle des naissances peu strictes — et religieux, l'islam sunnite étant réputé très nataliste. Mais leur surfécondité revêt sans doute aussi quelque connotation de dissidence pacifique. La forte fécondité, qui se traduit naturellement par une population plus abondante, vient en renfort des velléités centripètes. Bien qu'il ne s'agisse en aucun cas d'une preuve irréfutable, il est troublant de constater que leur fécondité est largement supérieure à celle de leurs cousins de l'autre côté de la frontière ex-soviétique en Ouzbékistan, Kirghizistan etc.. et plus largement à toute l'aire turcophone dans le monde, où la fécondité est devenue parmi les plus basses de celles des pays en développement¹³. De surcroît, il serait trivial d'imputer leur surfécondité à un facteur religieux : nous avons vu que l'islam n'a en rien bloqué la transition féconde des Hui, musulmans sunnites comme eux.

¹¹ La décollectivisation agraire, avec le démantèlement des communes populaires et le retour à l'exploitation agricole individuelle, a restitué à la famille chinoise sa fonction d'unité de production indépendante. Cette autonomie économique retrouvée a entraîné une libéralisation sociale de fait : regain des solidarités familiales, influence accrue de la famille sur ses membres, retour au grand jour des pratiques culturelles et religieuses traditionnelles, jusqu'alors réprimées...

¹² Dans le recensement de 1990, le total des naissances survenues en 1989, ventilées selon le rang et l'âge de la mère, ne coïncide pas avec le total des naissances effectivement recensées cette même année, ce qui conduit à sous-estimer l'indice synthétique de fécondité calculé à partir des taux de fécondité par âge. La reconstitution du nombre de naissances survenues au cours des 12 mois précédant le recensement à partir des enfants âgés de moins d'un an à la date de référence donne une estimation plus fiable de la fécondité.

¹³ L'indice de fécondité est de 2,6 enfants par femme en Turquie en 1988-93. Source : *DHS Turquie, 1993*.

TABLEAU 6 : URBANISATION ET NIVEAU D'ÉDUCATION, SELON L'ETHNIE - CHINE, 1990.

	Pop. urb. (%)	Pop. activ. agricole (%)	illet/semi-illet.**		niveau d'éducation au recensement*			
			hommes	femmes	primaire	second.	universit	tx scol.
Han	27,1	71,3	12,4	31,2	42,2	36,4	1,6	80,2
Man.	28,1	68,0	7,4	15,9	44,1	42,6	1,9	88,6
Coréen	50,2	52,7	2,7	11,1	26,0	61,0	4,8	91,8
Hui	39,1	62,3	23,7	42,7	33,3	31,8	1,7	66,8
Miao	8,0	93,0	26,3	58,7	42,7	16,9	0,5	60,1
Mong.	24,4	71,9	12,6	23,2	41,8	38,2	2,2	82,2
Dai	7,3	93,5	31,0	53,2	48,1	12,4	0,3	60,8
Tibét.	7,1	86,7	55,7	82,4	22,7	7,7	0,5	30,9
Ouïg.	15,5	85,2	24,5	28,8	53,0	20,9	1,1	75,0
Kazak.	14,1	82,5	9,1	15,8	53,6	30,0	1,5	85,1
Kirgh.	10,9	86,8	19,4	30,6	54,6	20,2	1,1	75,9
Chine	26,2	72,2	13,0	31,9	42,3	35,5	1,6	79,4

source : recensement de 1990.

** La proportion d'illettrés et semi-illettrés correspond à la part de la population âgée de 15 ans et plus n'ayant pas une maîtrise minimale de la langue chinoise écrite.

* En %, dans la population âgée de 6 ans et plus au recensement.

2.2 Intégration et dissidences

L'exemple des Hui, pourtant adeptes de l'islam sunnite, mais dont les comportements féconds sont toujours restés plus proches de ceux des Han que de ceux de leurs coreligionnaires du Xinjiang, montre donc que le facteur religieux *stricto sensu* - dont le rôle est amplifié dans la littérature démographique, surtout lorsqu'il s'agit de l'islam (Sirk, 1966) - a finalement eu peu d'influence sur le processus de transition, ce qui incite à conclure que ces différentiels de fécondité revêtent aussi une autre dimension, politique par exemple. A l'instar d'autres groupes minoritaires dans le monde aspirant, sinon à l'autonomie, du moins à une plus grande reconnaissance (Courbage, 1997b), les musulmans turcophones du Xinjiang semblent en effet avoir trouvé, dans leur surfécondité, un moyen d'affirmer leur identité ethnique et de renforcer leur résistance aux Han.

Le Xinjiang (« nouvelle frontière ») ne fait partie de l'espace chinois que depuis 1759, date de sa conquête par la dynastie mandchoue. Entre cette date et 1949, seules dix générations se sont écoulées, ce qui est peu à l'échelle de la mémoire collective d'un peuple, et leur sinisation n'est donc que très superficielle. De surcroît (au contraire des Hui), ces peuples turcophones ont l'oeil rivé sur ces hauts lieux de civilisation que furent Istanbul, Samarcande ou Boukhara, plutôt que sur Pékin. Durant cette période, les liens avec le pouvoir central sont restés très lâches, à tel point que, à plusieurs reprises, le Xinjiang s'est retrouvé en situation de quasi-indépendance. Depuis 1949, qui marque à la fois la date de la conquête du pouvoir par le parti communiste et celle de l'inauguration du contrôle effectif de l'ensemble du territoire, et des zones périphériques en particulier, le Xinjiang est de plus en plus solidement amarré à la Chine et fait l'objet d'une colonisation massive : de 7% en 1953, la part de Hans dans sa population totale est passée à 40% aujourd'hui. Dans ce contexte, maintenir une fécondité élevée - plus élevée encore que celle de leurs voisins kazakhs ou kirghizes des républiques ex-

soviétiques, un enfant de plus en moyenne - paraît être le moyen le plus primaire, mais peut être à terme le plus efficace, de résister à l'envahissement des Chinois.

L'une des différences majeures entre Hui et musulmans turcophones du Xinjiang est géopolitique. Les Hui, très sinisés et largement mêlés au peuplement han, ne sont implantés qu'en Chine. Issus de migrants, ils n'ont jamais possédé de territoire propre. La création, en 1958, de la Région Autonome Hui du Ningxia, n'a guère fait naître chez eux de revendication territoriale, d'autant qu'ils y demeurent largement minoritaires et peu implantés¹⁴. Ouïgours, Kazakhs et Kirghizes ont en revanche un sentiment identitaire fort, lié en grande partie à leur concentration géographique sur un territoire propre où ils sont majoritaires¹⁵, d'où un essor des revendications ethniques, voire séparatistes, rejetant la suprématie chinoise (Becquelin, 1997). A l'instar de ces minorités musulmanes, les Tibétains manifestent de fréquentes revendications nationalistes, également liées à la dépossession de leur territoire. La grande permanence de leurs traditions les maintient d'autre part à l'écart du reste du pays, tant sur le plan culturel que démographique.

L'attitude des Coréens peut également être interprétée comme une forme de dissidence, mais à rebours : eux aussi font fi des prescriptions politiques en matière de contrôle des naissances pour appliquer leurs propres normes de reproduction. Mais, dans leur cas, ces normes sont basses, inférieures à celles qui leur sont imposées, comparables à celles de leurs voisins de la péninsule de Corée. Leur stratégie, que l'on retrouve d'ailleurs en Corée, mais aussi au sein d'autres groupes tels que les Juifs en particulier (Courbage, Fargues, 1997), consistait à privilégier la qualité de leur population (santé, éducation...). Les Coréens sont de toutes façons trop peu nombreux pour pouvoir jouer la carte démographique.

Deux facteurs de disparités dans les évolutions suivies ressortent donc de cette analyse. D'abord le rôle important joué par le degré de sinisation culturelle, largement déterminé par le degré d'intégration géographique et physique au peuplement han. C'est le cas des Hui en particulier, qui n'ont pas de revendication nationaliste, et dont l'acculturation prévaut, en matière de comportements féconds, sur la pratique religieuse. Miao, Dai et Mongols¹⁶ ont eux aussi un peuplement diffus et mêlé aux Han, qui constitue, sinon un facteur d'intégration démographique totale, du moins une incitation à adopter les normes de reproduction environnantes.

Le second facteur important est lié au sentiment de menace, plus ou moins développé, que suscite la suprématie han sur les différentes minorités. Ainsi les Miao, qui avaient pourtant acquis, au cours des deux derniers siècles, une réputation de peuple insoumis à la suite de diverses rébellions (Mackerras, 1994), n'ont plus aujourd'hui de revendication nationaliste majeure : à fin des années 1980, ils avaient en moyenne deux fois moins d'enfants que leurs cousins Hmong du Vietnam (tableau 7).

¹⁴ La population du Ningxia ne compte que 33% de Hui, soit 17% de la population hui totale.

¹⁵ Ouïgours, Kazakhs et Kirghizes comptent pour environ 55% de la population totale du Xinjiang.

¹⁶ Les Mongols sont très minoritaires dans la Région Autonome de Mongolie Intérieure, où ils ne représentent que 16% de la population totale.

TABLEAU 7 : INDICES SYNTHÉTIQUES DE FÉCONDITÉ DES PRINCIPALES ETHNIES TRANSFRONTALIÈRES, SELON LE PAYS DE RÉSIDENCE, 1989.

	Coréens	Miao	Mongols	Dai	Kazakhs	Kirghizes
Chine	1,8	-	-	-	-	-
Corée du Sud	1,6*	-	-	-	-	-
Corée du Nord	2,4*	-	-	-	-	-
Chine	-	3,7	-	-	-	-
Vietnam (Hmong)	-	8,5	-	-	-	-
Chine	-	-	3,6	-	-	-
R.P. de Mongolie	-	-	4,5*	-	-	-
Chine	-	-	-	3,6	-	-
Thaïlande (Thaï)	-	-	-	2,2*	-	-
Chine	-	-	-	-	4,4	5,7
ex-URSS	-	-	-	-	3,6	4,8

(* en 1994)

sources : Population Reference Bureau, 1994 pour la Corée, la R.P. de Mongolie et la Thaïlande; Recensement de 1989 pour le Vietnam ; Tolts (1995) pour l'ex-URSS.

Conclusion

Parallèlement à une politique de peuplement à visée assimilationniste, la Chine, contrevenant en apparence à ses intérêts à long terme, concède aux minorités occupant les zones de friction les plus sensibles - Tibétains du Tibet et musulmans du Xinjiang en particulier - des privilèges importants en matière de limitation des naissances, leur autorisant de ce fait une croissance démographique largement plus élevée que celle des Han. Parce que l'islam reste, y compris en Chine, une puissance politique avec laquelle il faut compter, le gouvernement chinois est, d'une certaine manière, tenu de satisfaire le besoin d'affirmation ethnique et religieuse des peuples du Xinjiang, cette région étant une zone stratégique importante, et aussi un lien précieux avec le monde musulman et les émirats du pétrole (Aubin, 1997). Pouvant difficilement contrer leurs traditions natalistes, il a donc essayé de diluer les effets de leur croissance naturelle sous le poids de l'immigration han.

Mais cette politique semble à courte vue. Si le rythme actuel de croissance de la population musulmane du Xinjiang se maintenait, elle doublerait en moins de trente ans, et deviendrait - si toutefois le taux annuel d'accroissement naturel des Han se stabilisait au niveau de 1990 (autour de 15‰) et que les installations de migrants han au Xinjiang venaient à cesser - largement majoritaire dans la province¹⁷. La Chine semble donc pour l'instant privilégier le compromis et tente de colmater les brèches à coup de grandes vagues de migrations dirigées. Mais l'Etat-Nation pourra-t-il longtemps résister aux manifestations centripètes, surtout lorsqu'elles reçoivent le renfort d'une démographie aussi impressionnante ?

¹⁷ Avec un taux d'accroissement annuel moyen de 25‰ (contre 15‰ pour les Han), la population turcophone musulmane du Xinjiang (Ouzbours, Kazakhs, Kirghizes) doublerait d'ici 2020, et serait alors, avec ses 18 millions de personnes, majoritaire à près de 70% dans cette Région Autonome, contre un peu plus de 50% actuellement.

BIBLIOGRAPHIE

- I. ATTANÉ (1998), « Résistance à la politique de limitation des naissances en milieu rural chinois depuis le début des années 1980 », thèse de doctorat, *EHESS Paris*, 429 p.
- I. ATTANÉ, Y. COURBAGE (1998), « Chine et Indonésie, deux voies vers la transition de la fécondité », *Population et Sociétés*, n°337, 4 p.
- F. AUBIN (1997), « L'islam, un levier politique? », in GENTELLE P. (Ed.), *Chine, peuples et civilisation*, Paris : La Découverte, 157-158.
- N. BECQUELIN (1997), « Pékin et l'Asie centrale après la fin de l'URSS », *Perspectives Chinoises*, 44, pp 10-21.
- Y. COURBAGE (1997a), « Rapport de synthèse sur la démographie des minorités nationales, Slovaquie, Hongrie et Roumanie », Strasbourg : Conseil de l'Europe, 41 p.
- Y. COURBAGE (1997b), « The demographic factor in Ireland's movement towards partition (1607-1921) », *Population, an English selection*, vol. 9, p. 169-190
- Y. COURBAGE, P. FARGUES (1997), *Chrétiens et Juifs dans l'Islam arabe et turc*, Paris : Payot & Rivages, 346 p.
- D. C. GLADNEY (1996), *Muslim Chinese, Ethnic Nationalism in the People's Republic*, Cambridge : Harvard University Press, 481 p.
- C. MACKERRAS (1994), *China's Minorities, Integration and Modernization in the Twentieth Century*, Hong Kong : Oxford University Press, 355 p.
- J. S. OLSON (1998), *An Ethnohistorical Dictionary of China*, London : Aldwych Press, 434 p.
- Dudley SIRK (1966), « Factors affecting Moslem natality », in Bernard Berelson, *Family Planning and Population Programs*, Chicago U.P.
- M. TOLTS (1995), « Modernization of demographic behaviour in the Muslim Republic of the former USSR », in YAACOV Ro'i, *Muslim Eurasia: conflicting legacies*, London : Frank Cass.
- Zhonghan WANG (1994), *Zhongguo minzu shi (Histoire des minorités chinoises)*, Beijing : Zhongguo shehui kexue chubanshe, 1056 p.